

STRATÉGIES PRÉVERTIENNES DE POÉTISATION DES GUERRES : DU CHOC VERBAL À LA CONSTRUCTION D'UN PACIFISME ACTIF

BOUMY Koué Kévin

Université Félix Houphouët-Boigny d'Abidjan / Côte d'Ivoire
kouekevin2@yahoo.fr

Résumé : Cet article s'intéresse aux mécanismes de création déployés par Prévert (1900-1977) pour fustiger les Guerres (mondiales) amplifiées par une conscience collective insensible. Afin d'aboutir au pacifisme pour un monde plus humaniste, le poète s'appesantit sur un dispositif stylistique particulier pour exorciser le mal. De la description brutale de la guerre qui abolit l'amour et anesthésie le bon sens, Prévert en arrive à une violence verbale, avec son symbole qu'est l'invective, contre toutes ces personnalités qui ont une parcelle de responsabilité dans les Guerres.

Mots clés : Guerre, Violence verbale, Invective, Anti-militarisme, Pacifisme.

Abstract : This article focuses on the stylistic strategies deployed by Prévert (1900-1977) to castigate the two world wars amplified by a collective consciousness insensitive. To promote his pacifist and anti-militarist ideals for a more humane world, the poet proceeds by a particular style to exorcise evil. From the brutal description of the wars that abolished love and the common sense, Prévert comes to verbal violence, with symbol such invective against all these personalities holding a parcel of accountability in the Wars.

Keywords : War, Verbal violence , Invective , Anti-militarism, Pacifism.

* * *

Introduction

De la littérature des tranchées aux formes littéraires les plus abouties d'auteurs auréolés, tout écrit sur la guerre et sur toutes les angoissantes pratiques qui s'y rattachent, est avant tout un écrit contre la guerre. Orner avec les immenses ressources linguistiques les peines et les pleurs issus d'un univers chaotique procède tacitement d'un rejet assumé et d'une espérance programmée. Car, écrivent Abou-Hsab G. et Swift T. dans l'introduction de la revue *Poètes contre la guerre* : « Si le mot ne peut stopper la guerre, il peut au moins la dénuder, la déclarer absurde et immorale » (Abou-Hsab G. et Swift T., 2003 : p3). Jacques Prévert (1900-1977), poète nimbé d'une aura presque mythique, est certainement un des meilleurs témoins d'un début du XX^e siècle marqué par la démonstration des pouvoirs nocifs de l'Homme, à travers les Guerres. Dans la poésie populaire prévertienne, il ressort des récurrences quasi-obsessionnelles de la thématique de la Guerre qui, à bien des égards, s'introduit avec effraction dans le décor poétique. Qu'elle s'invite furtivement dans l'intimité d'une famille bourgeoise ou qu'elle cause un méchant préjudice à une âme exquise dans une Brest¹ sous une « pluie de fer », la guerre chez Prévert cesse d'être une calamité

¹ La ville de Brest en France a été le théâtre d'intenses bombardements lors de la 2^{ème} Guerre mondiale.

lointaine et inaccessible pour se nicher dans l'acte d'écriture. Comment rendre compte poétiquement d'une Guerre devenue inhérente ? Tous les procédés sont revisités pour soustraire l'instance écrivante prévertienne d'une conscience collective anesthésiée qui offre à la guerre les attributs d'une pratique naturelle. Cette contribution se propose de mettre en lumière ce regard décalé et dénonciateur sur un horizon consensuel qui humanise la guerre « inhérente » et l'introduit aux normes d'une société policée. Dès lors, se posent de légitimes préoccupations qui nous permettront d'analyser tout le sémantisme de la guerre chez Prévert. Comment le poème prévertien se représente-t-il la ou les guerres ? Quelles stratégies discursives, stylistiques et esthétiques sont déployées pour nidifier ce référent dans des décors parfois inattendus ? En quoi un ambitieux dispositif pamphlétaire, doublé d'une violence verbale assez prononcée dans les poèmes, s'érige-t-il en délicat moyen de distanciation du poète voire le fondement d'un pacifisme actif ? Ce sont autant d'axes non exhaustifs qui nous invitent à questionner l'œuvre de Prévert. Dans cet article, il nous paraît judicieux de faire la synthèse des travaux sur le contexte d'un début du XX^e siècle qui a vu naître un pacifiste engagé dans une société acquise aux guerres pour l'honneur. Avec des procédés stylistiques simples (mais non simplistes), nous verrons comment Prévert confère un redoutable pouvoir aux mots et à leurs mécanismes de combinaison, pour contrecarrer une violence politique et militaire. En clair, il sera question d'indiquer comment l'apologie d'un pacifisme actif procède d'une écriture moderne, virulente comme la guerre qu'elle explore, mais résurrectionnelle par sa visée humaniste.

I. Du contexte militaro-politique à l'engagement poétique

I.1. Les deux guerres mondiales : de l'allégresse à la désillusion

Paroles qui porte l'étiquette d'œuvre majeure de Jacques Prévert semble être la synthèse imagée d'une époque où l'admirable progrès scientifique s'est entièrement mis au service de l'immense pouvoir de destruction de l'être humain. Le début du siècle fut marqué par les campagnes militaires aussi meurtrières les unes que les autres, avec comme deux grands repères funestes les deux guerres mondiales. Mais contrairement à l'attitude naturelle de rejet que l'opinion d'une France policée devrait manifester, c'est plutôt une allégresse de mauvais goût, offrant ainsi aux initiatives politico-militaires une certaine caution populaire. Parenteau O. revient sur le caractère consensuel de la 2^{ème} guerre mondiale, soutenu par une action gouvernementale cohérente et structurée autour de l'épreuve de force :

Aux yeux de l'immense majorité des contemporains du conflit, la Grande Guerre a été considérée comme un combat légitime et nécessaire. En France, les exemples de communion nationale, qui témoignent de cet investissement collectif des gouvernements et des populations dans l'effort de guerre, foisonnent. À ce titre, on évoque le plus souvent l'« Union sacrée », cette trêve momentanée des débats politiques unanimement observée - du moins lors des premiers mois du conflit - par les différents partis siégeant à l'Assemblée en vue d'opposer à l'ennemi une France forte et unie. (Parenteau O., 2009 : p36)

L'unanimité de l'opinion à mener ces deux guerres qu'elle considère comme une réaction légitime à l'agression allemande, est décrite par Becker JJ. :

L'adhésion à la patrie fut tellement unanime qu'il est extrêmement difficile de trouver trace d'un refus d'y souscrire. Les conseils de guerre n'ont retenu à peu près aucun cas réel de désertion dans les premiers jours de la guerre, le nombre d'insoumis fut infime, les révolutionnaires qui tentèrent de prendre le «maquis» se comptent sur les doigts d'une main. (Becker JJ, 2004 : p 213)

François C. décrit l'atmosphère générale en y plaçant le jeune Prévert, né le 4 février 1900, dans le rôle d'un spectateur assidu :

Prévert a 14 ans lorsqu'est déclarée dans l'allégresse générale la Première Guerre Mondiale qui doit pour beaucoup marquer enfin la «revanche» de la défaite de 1870 et la reconquête des «provinces perdues» que sont l'Alsace et la Lorraine. (François C., 2000 : 11)

Mais cette guerre pensée pour être brève se transforme devant une opinion française médusée, en une bataille des tranchées, faisant plus de 1 850 000 soldats tués. La jeunesse aussi bien intellectuelle que paysanne est décimée. Les grandes batailles qui ont articulé cette escalade militaire telles que les batailles de Verdun, du chemin des Dames, de la Somme apportent au quotidien leur lot de désolation et l'opinion se lasse. L'entre-deux-guerres, période allant de 1918 à 1939, qui devrait permettre aux puissances récemment en belligérance de tirer tous les enseignements de la guerre, a malheureusement connu une forte proximité entre science et armée. François C. écrit :

De fait, si la Première Guerre Mondiale avait marqué la collusion entre science et armée (gaz moutarde, chars, exploits de l'aviation...) et montré que le progrès (mot phare du XIX^{ème} siècle finissant) pouvait aussi tuer, la seconde, et les suivantes (Viêt-Nam par exemple) ne font que confirmer le phénomène. (François C., 2000 : 11-12)

Les progrès considérables de la technique dans le domaine militaire ont posé les jalons d'initiatives contrôlées et coordonnées par l'autorité politique pour attenter à l'intégrité physique et morale de l'ennemi réel ou supposé.

I.2. Résistance poétique d'après-guerre

Prévert J. aurait dû combattre la guerre de l'intérieur, car ayant connu le triste privilège de l'enrôlement. Mais c'est par la plume que le poète prendra une responsabilité historique face à toutes ces brutalités. Il est sans nul doute en place honorable dans l'annuaire des écrivains qui ont organisé une réplique esthétique à un monde abonné aux usages vicieux des fruits du progrès de la science. C'est cette volonté saine de poser l'œuvre littéraire en rempart contre les accès bellicistes d'un monde politique militairement fort qui motivent Atangana C. et Omgba R. à faire cette si lumineuse conclusion :

Il est indéniable qu'après les deux Grandes Guerres qui ont traumatisé l'humanité, dans la 1^{ère} moitié du XX^e siècle, les hommes ont eu envie de rêver d'un monde nouveau, différent de celui qu'ils ont jusque-là connu et qui s'écroulait comme un château de cartes en l'espace de quelques décennies. Y a-t-il mieux que la littérature pour traduire ce réveil douloureux et le désir subséquent de construire un autre monde ? (Atangana C. et Omgba R., 2012 : 26)

Le renouveau poétique de l'après-guerre dont Prévert est une des figures de proue, vise également une plus grande humanisation de la société. En collaborant avec le mouvement surréaliste d'André Breton de 1925 à 1929, Prévert adhère au principe de créer une écriture plus spontanée dans laquelle on ne se plie pas aux règles formelles et esthétiques de l'époque, pour toucher la classe populaire.

Dans le champ littéraire, note Parenteau O., on assiste à un immense mouvement de rationalisation du langage poétique. (...) La poésie s'instrumentalise : l'usage d'un vocabulaire familier et non soutenu se répand et les poètes privilégient le recours à des procédés rhétoriques élémentaires qui permettent de formuler clairement, selon les principes de la métrique traditionnelle, les références doxiques partagées par le plus grand nombre. (Parenteau O., 2009 : 38-39)

Prévert qui tire son inspiration des scènes populaires en devient une des plumes marquantes et offre, selon Wilhelm F. qui cite Picon G., la «poésie du monde réel et du monde moderne», la poésie qui « exprime notre vie la plus simple et la plus immédiate». Une nouvelle écriture qui s'inscrit sous les auspices de la modernité. Pour Xizi W. :

Il s'agit de trouver un langage neuf, capable d'exprimer un réel différent, et de parler des nouveaux thèmes quotidiens. Dans ce contexte, Prévert est un précurseur dans le développement de la poésie moderne. Sa poétique, qui a une apparence de simplicité, se manifeste par un vocabulaire familier et concret (...) Il est un vrai artisan du vers, qui connaît très bien la grammaire et le sens des mots. (Xizi W., 2016 : 251-254)

II. Représentations et enjeux stylistiques d'une guerre inhérente

La guerre est omniprésente dans *Paroles*, prenant parfois un caractère quasi-obsessionnel. Il va s'agir dès à présent, de questionner les textes afin de jauger comment la guerre et tous ses corollaires investissent le poème prévertien. Dans son style généralement fait de calembours, de parodie ou d'humour féroce, Prévert réussit par des combinaisons stylistiques dont lui seul détient le secret, à y insérer la guerre, parfois avec fracas dans le décor quotidien.

II.1. Du caractère inhérent de la guerre banalisée

Dans *Paroles*, fourmillent des ambiances textuelles détournées. Au milieu d'un hymne à un amour épuré ou d'une vague description d'une cellule familiale bourgeoise, Prévert se donne les moyens d'intégrer l'idée de guerre soit en mettant en lumière ses procédés funestes, soit en présentant simplement l'insensibilité d'une société qui la banalise. Pour le poète, la société du début du XX^{ème} s'est laissée convaincre par les profiteurs de la guerre ou des «marchands de canon» au point où les hécatombes et autres destructions se heurtent à une abjecte insensibilité. Tout esprit exercé qui fait une lecture de second degré de "Événements", se convainc que la voix narrative ou l'instance écrivante vit à une époque où la guerre fait partie des étapes obligées de la vie d'un homme, avec l'intégration réussie d'un vers tout aussi déconcertant : «Quand arrive la guerre» dans :

Il n'ose rien dire
 Il n'ose rien faire
 Il a hâte que ça soit fini
 Aussi quand arrive la guerre
 Il est fin prêt pour être crôni (V 165-169) (pp13-14)

Cette savante intégration de la guerre masque maladroitement une réelle volonté de dénoncer le caractère inhérent à elle conféré. Désormais le destin de l'homme dans une Europe industrialisée se bâtit avec la guerre : une guerre inhérente voire consubstantielle. Dans « *Familiale* », la pratique de la guerre est présentée comme une activité ordinaire à l'image d'autres activités, avec une structure répétitive et un habile jeu de sonorités. En témoignent les vers 1 à 9 :

La mère fait du tricot
 Le fils fait la guerre
 Elle trouve ça tout naturel la mère
 Et le père qu'est-ce qu'il fait le père ?
 Il fait des affaires
 Sa femme fait du tricot
 Son fils la guerre (V1-7) (p. 6)

Le voisinage phonétique des mots «mère», «faire», « guerre», «père», «affaires» qui manifestement n'entretiennent pas des liens sémantiques tend à loger l'acte de faire la guerre tout simplement au rang des corps de métier habituels. Dans la répartition des tâches, «faire la guerre» est admise à la même enseigne que «faire du tricot» ou «faire les affaires». Ces périphrases verbales composées du verbe «faire» (qui peut prendre également la dimension de semi-auxiliaire) renforcent la standardisation de la guerre. Le vers 13 est plus explicite : «Le fils sa mère fait du tricot son père fait des affaires lui la guerre». Aussi s'intègre-t-elle harmonieusement au jeu d'assonances en «è» qui offre au lecteur une musicalité, avec les mots : «faire», «affaires», «opère», «mère» ou encore «cimetière». Mais la succession des activités «ordinaires» ainsi que l'opinion que se fait l'énonciateur sont brutalement interrompues pour sans nul doute mettre en lumière les convictions profondes du poète. L'activité apparemment ordinaire du fils a occasionné sa perte aux vers 16, 17 et 18 :

La guerre continue la mère continue elle tricote
 Le père continue il fait des affaires
 Le fils est tué il ne continue plus (v 16, 17 et 18) (p. 6)

Cette perte est susceptible de miniaturiser symboliquement l'effondrement d'une jeunesse dite civilisée. Même quand la mort s'invite, elle se heurte à une conscience anesthésiée. L'homme naît, se construit et se retrouve à la suite de la guerre au cimetière sans que personne ne s'en émeuve. Par ce procédé stylistique fondé sur l'ironie, la syntaxe non recherchée, les sonorités quasi similaires et les jeux de répétition, la guerre est intégrée à la vie familiale sans que cela ne provoque d'émotion.

II.2. Des effets pervers et leurs modes de symbolisation

L'absence d'émotion perceptible dans la structuration interne des vers ne signifie guère une hideuse neutralité de l'auteur. Prévert porte en aversion la guerre. Laster A., dans « Prévert contre les guerres » le confirme :

La haine de la guerre n'est pas un thème mineur chez Prévert. Il s'enracine peut-être dans l'enfance. Il n'aimait pas, nous dit-on, dans l'évocation de cette période de sa vie qui ouvre son recueil «*Choses et autres*» la violence. (Laster, A., 2003 : 113)

La guerre et ses grandes batailles documentées dans les parchemins ne causent rien d'autres que destructions et anéantissement des espoirs. Mais la dénonciation des effets pervers de la guerre se niche parfois, pour les impératifs purement stylistiques, au tréfonds de scènes souvent idylliques. Dans « *Barbara* », la voix qui prend en charge la paternité du récit poétique est témoin d'une scène amoureuse, et se place aux côtés des amoureux par un tutoiement de proximité assez répétitif dans l'anaphore : «Rappelle-toi Barbara». Le champ lexical du souvenir heureux à travers : «souriante» (v. 3), «souriais» (v. 9-10), «ravie» et «épanouie» (v. 4 et 21), «heureuse» (v. 31 et 33), «heureux» (v.32), rend compte des moments fastes d'un couple épanoui. Ce bonheur si tranquille d'une rencontre amoureuse sous une pluie fine qui l'inonde symboliquement, s'est mué progressivement en une tragédie. Les vers 37, 38 et 40 marquent le basculement, l'irruption du mal :

Quelle connerie la guerre
 Qu'es-tu devenue maintenant
 Sous cette pluie de fer
 De feu d'acier de sang (V 37-40) (p. 7)

La guerre s'est invitée certainement contre les calculs et a détruit l'amour des cœurs purs. Le poème se laisse envahir par tout le sémantisme de ce nouveau référent : «l'arsenal» (v. 35), «fer» (v. 40 et 51), «feu», (v. 41), «acier» (v. 41 et 51). Ces mots sont immanquablement associés au «sang» (v. 41, 51), à la «mort» (v. 44), au «deuil» (v.49), au verbe «crèvent» (v. 53) et «pourrir» (v. 56). La mort a irrévocablement supplanté l'amour. D'une apparence de chanson populaire, ce poème offre un jeu subtil sur le pathétique et demeure l'une des descriptions les plus achevées de la guerre selon Prévert :

Ce n'est même plus l'orage
 De fer d'acier de sang
 Tout simplement des nuages
 Qui crèvent comme des chiens
 Des chiens qui disparaissent
 Au fil de l'eau sur Brest
 Et vont pourrir au loin
 Au loin très loin de Brest
 Dont il ne reste rien. (Vers 49-57) (p. 7)

Cette tragédie extrait d'un décor pourtant idyllique renferme l'idée pessimiste que se fait Prévert de la guerre. Le bombardement de Brest pendant la seconde Guerre mondiale résume tout son caractère absurde, comme l'a si bien fait remarquer Geraldine F. Montgomery :

Quoi de plus absurde, en effet, que la guerre ? A travers le non-sens de la mort multipliée à l'infini et la détérioration de la condition humaine qui s'ensuit, n'est-ce pas justifié de voir en elle la forme extrême de l'absurde ? (Montgomery G., 2004 : 141)

Par leur quasi similitude phonique, «Barbara», âme douceuse dans une Brest en ruines, n'est-elle pas une invention pour mettre en lumière le caractère «barbare» de la guerre ? La barbarie n'a-t-elle pas eu raison de Barbara ? Tout porte à croire que le poète veut créer une grande intersection phonético-sémantique entre douceur et terreur. Foncièrement obsédé par l'idée de guerre, Prévert va jusqu'à s'attaquer à la

Patrie ainsi qu'à l'absurdité des guerres menées pour sa défense. Pour Mouafou T. (Mouafou T., 2010 : p76), le poème "*Histoire de cheval*" illustre à quel point recule le sentiment humain en temps de guerre. L'orphelin relate ainsi son aventure en ces moments:

Tous ceux qui étaient vivants
et qui me caressaient
attendaient que je sois mort
pour me bouffer. (V 52-55) (p. 5)

Les paires oppositives qui se dessinent («vivants - mort», «me caressaient- me bouffer») témoignent pour lui d'une autre guerre menée pour la survie loin du front, et celle-ci ayant pour arme la duplicité et l'hypocrisie, mieux une régression à contre-courant de la civilisation avec cette tendance à l'anthropophagie.

Dans le début du XX^e siècle, la guerre inhérente a colonisé les consciences et engourdi les sensibilités. Mais Prévert fait montre d'une conscience neuve, plus interventionniste par l'arme poétique afin de contribuer à positiver toutes les intentions et bâtir un monde nouveau.

III. L'œuvre de Prévert, un manuel de pacifisme actif

Nous le disions tantôt, tout écrit sur la guerre est en quelque sorte contre la guerre. Les deux grandes guerres ont fortement influencé sur les plans thématique et formel la poésie prévertienne. Mais si le poète s'attache à faire l'inventaire des conséquences des guerres, c'est bien pour afficher son pacifisme et son parti pris pour un monde démilitarisé. Car, comme l'a signifié Toynbee A. : «La renonciation à la guerre comme instrument de politique est une résolution qui promet d'être aussi féconde qu'elle est noble» (Toynbee A., 1964, p207). Même si dans les années 39-45, le pacifisme était une position difficilement tenable, car le mouvement était accusé d'affaiblir la défense nationale et d'entraîner une faillite de système militaire de l'Etat, Prévert J. y croit par l'écriture. Le pacifisme prévertien issu du questionnement des poèmes s'exprime par des stratégies non conventionnelles. La haine de la guerre, c'est d'abord la haine contre les têtes fortes de tout acabit qui en tirent leur notoriété et leur fortune. Cette haine contre les profiteurs ne s'exprime point sans une certaine violence verbale ; une violence certainement exorciseuse, une thérapie de choc. Aussi l'anti-militarisation prônée dans *Paroles* procède d'une volonté d'assainir les relations internationales et de construire le monde sur des valeurs plus humanistes.

III.2. Un agir verbal violent contre les «marchands de canon»²

² L'entre-deux-guerres a vu naître plusieurs courants pacifistes dont le discours offensif contre ceux qu'ils qualifient de « marchands de canons », véritables planificateurs et profiteurs des massacres, a eu le mérite de sensibiliser l'opinion sur les enjeux inavoués des guerres. Jacques Prévert, porte-étendard d'une résistance par les lettres, a fait prospérer dans ses textes les mots et syntagmes qui illustrent une saine horreur pour tous ceux qui tirent les dividendes des destructions.

Comment le discours poétique prévertien se représente-t-il les responsabilités humaines dans les guerres ? Sommes-nous tenté de nous interroger. Cela fait ressortir, à la lumière des textes, une violence verbale, une violence des mots. Savoir comment les mots peuvent être violents, c'est d'abord comprendre en quoi consiste leur force, car il ne peut y avoir de violence que dans le cas d'un usage abusif de la force, de la contrainte. Est violente une force qui outrepassa une limite estimée légitime, qui transgresse une norme, une règle ou un ensemble de normes et de règles. Prévert use de violence verbale et de tous ses procédés comme la subtile invective pour combattre la violence physique et tous ceux qui en tirent les prébendes et autres privilèges. Car pour lui, la seule violence justifiable est celle qui émane des faibles opprimés et qui est orientée contre les forts, les bellicistes, les racistes et les bourgeois. L'invective masquée généralement par un ton ironique fait bien partie du dispositif pamphlétaire prévertien. Selon Le Lay C., « l'étymologie latine du terme [invective] indique de façon générale qu'il s'agit d'un discours agressif : cela suppose en particulier que l'antagoniste réel ou imaginaire soit interpellé de manière directe ». (Le Lay C., 2006 :13) Ces quelques vers piochés de « *La pluie et le beau temps* » en sont des exemples.

Vingt ans après, cent ans plus tard,
Toujours les sordides mousquetaires,
Toujours les mêmes traineurs de sabre (Prévert J., 1998 : 17)

L'adjectif qualificatif «sordides» qui dénote le caractère répugnant des prétendus héros, et le système anaphorique introduit par l'adverbe de temps «Toujours», place Prévert dans la position de l'invectivant d'un régime de privilégiés. Pour Morini A., « l'invectivant est, à tort ou à raison, celui qui se place en défenseur d'une vérité - voir la triple dimension enthymématique, doxologique et agonique du discours pathétique » (Morini A., 2005 : 8)

Face à un système inégalitaire qui favorise une forme verticale de violence, Prévert prend position pour les souffre-douleurs. Il fait foisonner dans le texte poétique toutes les figures de distanciation comme la raillerie, l'ironie, l'indignation, la dérision ou le renversement. Par des collages, Prévert, en même temps qu'il s'émeut devant tant de déferlement de violence, en situe directement les responsabilités. Dans le poème « *Entendez-vous gens du Viêt-Nam* », les mots sont pour lui une arme redoutable contre tous les profiteurs de la guerre :

Ceux de la Métropole et de l'appât du gain
Négociants trafiquants notables résidents avec les
légionnaires les expéditionnaires et les concessionnaires et les hauts-
commissaires
Et puis les missionnaires et les confessionnaires
venus là pour soigner leurs frères inférieurs
venus pour les guérir de l'amour de la vie
cette vieille et folle honteuse maladie... (V33-39) (p. 42)

L'obsession de Prévert par la thématique de la guerre ne se limite point aux multiples descriptions de celle-ci comme conflit entre deux Nations qui se vide par les armes, mais se manifeste par une ferme volonté de se poser en rempart contre les pourfendeurs de

la morale et de piètres exploiters de la faiblesse des plus vulnérables. Il vilipende de véreux bénéficiaires de la guerre dans les salons froids. Il ouvre *Paroles* avec le poème emblématique « *Tentative de description d'un dîner des têtes à Paris-Franc* », en reprenant une formule célèbre de Hugo V. : « Ceux qui pieusement sont morts pour la France » dédiée aux révolutionnaires de 1830. Mais Prévert, maître de la dérision, la fait suivre d'une étrange variante : « Ceux qui copieusement » pour dénoncer en filigrane d'authentiques privilégiés qui tirent des dividendes des décors funestes. Les neuf (9) premiers vers ainsi que les vers 23 et 24, sont entre autres révélateurs, et désignent clairement le pronom pluriel et le sujet actant «ceux», toutes ces personnalités ayant à des degrés divers une parcelle d'autorité ou de responsabilité dans les guerres, distractions favorites des Etats en ce début du XX^e siècle :

Ceux qui pieusement...
 Ceux qui copieusement...
 Ceux qui tricolorent
 Ceux qui inaugurent
 Ceux qui croient
 Ceux qui croient croire
 Ceux qui croa-croa (1)
 Ceux qui ont des plumes
 [...]
 Ceux qui donnent des canons aux enfants
 Ceux qui donnent des enfants aux canons (V1-9 et 23-24)

Ce chef d'œuvre d'ironie d'une poésie qui ose, qualifiée par Breton A. de «fleur de l'humour» (Breton A., 1989 : p57), révèle également la force, la violence avec laquelle Prévert tourne en dérision la race des prédateurs sociaux. Pour le critique Picon G., «*Tentative de description d'un dîner des têtes à Paris-France*» traduit une «extraordinaire puissance d'invective et de violence vengeresse sans égal dans notre littérature » (Picon G., 1960 : p 67). La haine du poète contre ceux qu'il étiquette comme des «marchands de canon» est constante. Le verbe «croire», verbe modélisateur, garde la clé de tout le dispositif ironique. Pour Mouafou T., Prévert l'emploie ici comme procédé évaluatif mettant en évidence la fausseté du jugement des sujets «Ceux» dans ce passage :

Lorsque ce verbe [croire] connaît une expansion par dédoublement («croient croire»), on peut penser qu'il y a réduplication de l'idée d'inintelligence, surtout lorsque le tout est subsumé par le mime sonore « croa croa » qui n'est pas sans rappeler le cri du crapaud, animal dont la stupidité résonne ici comme un écho intertextuel. (Mouafou T., 2010, p 76)

Selon François C., se faisant, Prévert s'en prend aux vains discours de ceux qui cachent maladroitement leur vénalité derrière des propos idéalistes du genre : « *Discours de Paix* ».

La haine de Prévert contre tous les soutiens souterrains des guerres ou autres pratiques violentes qui déciment les plus vulnérables, n'épargne pas la sacro-sainte caste du Clergé. Dans « *Crosse en l'air* », l'image d'un catholique émerveillé et pâmé d'admiration devant un défilé militaire, illustre clairement un soutien sans calculs voire une collusion de l'église et de l'armée. Ces trois vers le montrent : « Sent son cœur battre amoureuxment / Sent ses poings qui se serrent convulsivement / Il aime tellement les militaires ».

Dans la France en guerre, règne une secrète complicité entre le Clergé et les hommes du sérail. Ce que Prévert semble ne pas admettre. Selon Fels L. (Fels L., 2009 : p241), la collusion de l'armée et de la religion est anathématisée par des poèmes comme « *Crosse en l'air* » ou « *Souvenir de famille ou l'Ange garde-chiourme* ».

La délégitimation du religieux ne se borne pas seulement aux mises en scène situationnelles de ses symboles. Les principales composantes sacrées sont tournées en dérision. Même les missionnaires catholiques ne sont pas en marge de la gouaille du poète. Dans *“La crosse en l’air”*, le religieux glousse à chaque torpille qui tue les indigènes, les Nègres.

Avec ce procès aussi ironique de tous les *“ vit-de-la-guerre”*, Prévert

pointe du doigt les coupables sous-jacentes de la guerre : les journalistes et les écrivains, les politiciens et les dictateurs, les prêtres et les militaires qui ont condamné l’homme à exalter les vertus guerrières par le culte des individus morts en héros et les mythes. (Cerf N., 2011 : 12)

III.2. L’anti-militarisme, une poésie de l’humanisation

Dans une France officielle qui stigmatisait le pacifisme qu’elle classifiait comme source de déclin de la défense nationale (En 1914, le gouvernement français enjoignit à toute la population civile de participer à la défense du pays. Il réserva une fonction grave et précise aux hommes et aux femmes de lettres en les invitant à influencer l’opinion publique sur le caractère glorieux la guerre.), Prévert n’a pas trébuché dans ce décor funambulesque. Il est resté un anti-militariste engagé contre l’absurde, avec un rejet épidermique de toute forme de terreur et l’horreur de toute violence exercée sur le corps. L’anti-militarisme et l’anti-colonialisme sont des valeurs et principes auxquels croit fermement Prévert. En filigrane, il dénonce la politique coloniale d’une France cramponnée sur ses idéaux impérieux, avec *“Dîner à têtes”*. Dans ce long poème, il fait une allusion très ironique aux «Colons facétieux» et achève de convaincre de son parti pris pour une totale décolonisation, une totale liberté pour les peuples indigènes opprimés. L’expérience douloureuse d’un monde en progrès, d’un monde otage des prouesses militaires de la science, est source de la conviction d’un poète optimiste qui croit en un monde pacifique et démilitarisé. C’est ainsi que l’intégration d’un chapitre entier du budget consacré aux crédits de guerre par le législateur en 1934, suscite des inquiétudes chez le poète. Il a milité pour une sanction dans les urnes de ceux qui ont ainsi cautionné la guerre. Cette formule célébrissime lâchée dans *Barbara* : « Quelle connerie la guerre ! » restera pour Fels L. « assurément la formule la plus frappante du poète contre la guerre ; celle qui est la plus emblématique de son apologie du pacifisme ». (Fels L., 2009 : p460)

Conclusion

Notre objectif dans cette contribution était, notons-le, de montrer comment le poème prévertien oppose-t-il la force des mots et des mécanismes de création aux violences nées d’une sordide collusion entre progrès scientifique et stratégie militaire, pour faire triompher une cause pacifiste très risquée dans la 1^{ère} moitié du XX^{ème} siècle en France. Une telle étude a mis en lumière un contraste fondamental entre ferveur populaire autour des Guerres dites justes et justifiées et convictions personnelles du poète de leur caractère inutilement absurde et nuisible. Avec un langage poétique concret et familier, capable de se faire l’écho de l’indicible, Prévert va faire s’effondrer les fioritures et

codes de la métrique traditionnelle et n'utiliser que le langage populaire auquel il attribue une valeur poétique. Par ce procédé stylistique, il fait une description réaliste des Guerres et de toute la capacité de nuisance de l'humain et-comme dans le plus improbable des mondes-, désespère d'une avilissante insensibilité d'une opinion anesthésiée devant tant de destructions. La Guerre étant devenue une activité ordinaire et les morts, une conséquence évidente qui ne doit susciter émotion. Dès lors, la poésie prévertienne s'est laissée envahir par un agir verbal violent avec une intention difficilement dissimulable : créer une onde de choc et un fouettage des consciences avec l'arme poétique. Le poète fait feu de tout bois, s'insurge violemment contre la guerre qui consume l'amour, élabore un dispositif pamphlétaire bien huilé contre tous les profiteurs de la Guerre. Politiciens, journalistes, écrivains, colons et même le clergé, symbole visible du pouvoir catholique, sont tournés en dérision et invectivés. L'invective étant, comme le notait Aristote, « le contraire de la louange, c'est-à-dire le blâme, forme proche de la satire » (Nicou P., 2006 : 14). En ouvrant un procès contre tous les véreux qui tirent pleinement profit des Guerres, Prévert pose ainsi les jalons d'un pacifisme conquis, qui passe nécessairement par un anti-militarisme assumé dans une France des tranchées. En redéfinissant les valeurs esthétiques qui donnent une grande autonomie aux mots et une liberté plénière de son génie créateur au poète, afin d'imposer ses visions optimistes d'un monde sans guerre, Prévert adopte un style moderne et futuriste. La modernité ou toute modernité, selon Roland Barthes, « commence avec la recherche d'une littérature impossible » (Barthes Roland, 1972: p31) c'est-à-dire turbulente et agitée, qui se manifeste à travers un appareil à la fois destructif et résurrectionnel. La force provocatrice que Prévert octroie aux mots pour s'opposer à la violence, demeure jusqu'à nos jours un bel exemple de résistance poétique face à l'absurde et au mal.

Références bibliographiques

- ABOU-HSAB G. et TODD S. 14 Février 2003. Introduction. «*Poètes contre la guerre* », recueil de poèmes inédits p. 52.
- ATANGANA K., Désiré Ch. et OMGBA R. L. 2012. *Utopies littéraires et création d'un monde nouveau*. L'Harmattan. Paris
- BARTHES R. 1972. *Le degré zéro de l'écriture*. Seuil. Paris.
- BECKER J.-J. (Dir.). 2004. «Unions sacrées et sentiment des responsabilités» dans *Encyclopédie de la Grande Guerre 1914-1918*. Bayard. Paris. pp 213-220.
- BRETON A.1989. *Anthologie de l'humour noir* .J.J. Pauvert. Paris.
- CERF N. 2011. *Paroles de Jacques Prévert (Fiche de lecture): Résumé complet et analyse détaillée de l'œuvre*. Primento. Paris.
- FELS L. 2009. *Regards sur la poésie du XX^e siècle, Volume 1*. Presses universitaires. Namur.
- FRANÇOIS C. 2000. *Jacques Prévert, "Paroles"*. Editions Bréal. Paris.

- LASTER A. 2003. «*Prévert contre les guerres*» dans *Jacques Prévert : Frontières effacées, actes des « Journées internationales Jacques Prévert »*, les 11, 12 et 13 décembre 2000 à l'Université Paris III/Sorbonne-Nouvelle. Edition L'âge D'Homme. Lausanne. pp. 11-12.
- LAY (Le) Cécile. 2006. «*Invective et ironie chez Guittone d'Arrezzo*» dans *L'invective, histoire, formes et stratégies. Actes du colloque international des 24 et 25 novembre 2005*, Presse universitaire de Saint-Etienne. Saint-Etienne. pp. 13-20.
- MONTGOMERY G. F. 2004. *Noces pour femme seule: le féminin et le sacré dans l'œuvre d'Albert Camus*. Rodopi. Amsterdam.
- MOUAFOU T. 2010. «*Perspectives stylistiques de la déconstruction des stéréotypes dans "Paroles" de Jacques Prévert*» dans *Je(ux) et langages*, juin. pp. 69-84.
- NICOU P. 2006. «*L'invective à Boniface VIII, poétique et stratégie*» dans *L'invective, histoire, formes et stratégies*, acte du colloque international des 24 et 25 novembre 2005. Presse universitaire de Saint-Etienne. Saint-Etienne. P 14-72.
- PARENTEAU O. Juin 2009. *L'honneur des poètes : Grande guerre et modernité poétique*, Sous la Direction de BIRON M. Thèse soumise à l'Université McGill en vue de l'obtention du grade de Ph. D. en langue et littérature françaises.
- PICHON G. 1960. *Panorama de la nouvelle littérature française*. Nouvelle édition refondue Gallimard. Paris.
- PREVERT J. 1998. *La pluie et le beau temps*. Coll. « Le Point du Jour ». Gallimard.
- PREVERT J. 2014. *Paroles*. Coll. « Florilège ». Paris.
- TOYNBEE A. 1964. *Guerre et civilisations*. Gallimard. Paris.
- WANG X. Avril 2016. «*Vers une analyse stylistique du langage poétique de Jacques Prévert*» dans *Vision de l'espace : regards croisés*. Editions Pensées vives. Universités de Wuhan et de Clermont-Auvergne.
- WILHELM F. 2003. «*Poétique de Prévert et sa réception en Luxembourg*» dans *Jacques Prévert "Frontières effacées, actes des "Journées internationales Jacques Prévert", les 11, 12 et 13 décembre 2000 à l'Université Paris III/Sorbonne-Nouvelle*. Edition l'âge d'Homme. Lausanne. pp. 183-197.